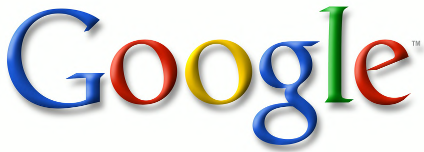
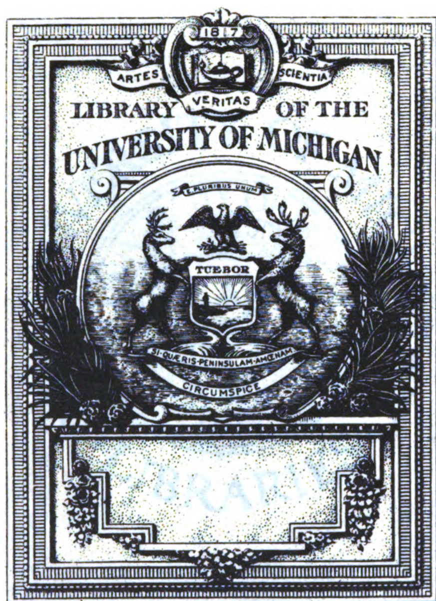





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LES PEUPLES

LEURS ARMÉES.

DU [illegible]UR :

Du Ministéri[illegible]

De la Nation [illegible] Coup-d'œil sur l'état de la libe[illegible] rses époques de notre histoire, [illegible] ent. Vol. in-8°. 2e édition. — 181[illegible].

De la Jeunesse [illegible]

La Loi salique [illegible] çais ; accompagnée d'observations et [illegible], principalement sur le titre 62. — 1[illegible]

LES PEUPLES

ET

LEURS ARMÉES,

EN 1820.

PAR A. CARRION-NISAS FILS.





PARIS.

BATAILLE ET BOUSQUET, LIBRAIRES,

AU PALAIS-ROYAL.



1820.

LES PEUPLES

ET

LEURS ARMÉES.

Depuis cinq ans l'Europe jouit d'une paix générale, et voilà cinq ans que des gouvernemens militaires se sont établis ou ont tenté de s'établir dans presque toute l'Europe; presque partout, les rois ont déployé un grand appareil de guerre. Renonçant à se battre entre eux, ils se sont enrôlés dans la croisade des aristocrates contre les peuples. Ils auraient pu vivre heureux et tranquilles, en se faisant chefs de nation, en marchant enfin à la tête de l'opinion; ils ont mieux aimé rester chefs d'aristocratie. Ils ont préféré toutes les chances qui peuvent compromettre leur avenir et leur autorité, au déplaisir de répudier leurs vieux amis, au chagrin mortel de les abandonner dans le péril. Il y a une sorte d'héroïsme dans ce dévouement, qui leur procurait, d'ailleurs, l'avantage de tenir en haleine leur humeur belliqueuse.

Comme les lauriers de Miltiade, qui troublaient le sommeil de Thémistocle, le souvenir de la grandeur militaire de Napoléon tourmentait vingt monarques du besoin de la gloire. Ils s'étaient réunis vingt contre un, pour le détrôner : ce premier exploit les avait mis en goût.

Napoléon avait été despote : ils cherchèrent à l'imiter. Cela flattait leur amour-propre : on n'est pas fâché de ressembler à un grand homme, ne fût-ce que par les mauvais côtés.

Dès-lors nous les avons vus faire de pompeux manifestes, rassembler et haranguer des troupes, imaginant que cela suffisait pour enthousiasmer le soldat, pour se l'approprier et l'ôter à la patrie; et tel prince qui n'avait jamais vu la fumée d'un camp, s'est cru l'égal des grands capitaines dans l'esprit de son armée, parce qu'il apprenait à monter à cheval et qu'il assistait à la parade.

Ils n'ont pas songé qu'une armée, en temps de pleine paix et au milieu de ses concitoyens, ne peut guère s'empêcher de participer à leurs opinions, de s'incorporer à eux en quelque sorte, et que le despotisme même de Napoléon ne serait peut-être pas sorti victorieux d'une aussi rude épreuve.

Tandis que le raisonnement les condamne, les événemens commencent à les condamner bien davantage.

Ces champions imprudens et maladroits, se sont blessés avec leur propre épée.

Ce qui devait être un instrument de mort, est devenu un instrument de salut.

Commandées pour l'oppression, partout les armées se lèvent pour la liberté ; et déjà, dans plusieurs pays, l'aristocratie a été renversée subitement et sans coup férir.

Un spectacle si doux et si consolant est unique dans les annales du monde. Ce n'est pas la première fois que des armées combattent pour l'indépendance ; c'est la première fois qu'elles combattent pour la liberté. Ce n'est pas la première fois que des peuples terrassent l'aristocratie ; c'est la première fois qu'un tel triomphe a lieu sans effusion de sang, et par la seule manifestation d'un vœu unanime. On voudra répondre à ceci en nous parlant des désastres de Cadix ; ce n'est pas nos adversaires qui devraient les rappeler : ils savent à qui en appartient la responsabilité. Quant à la Sicile, qui, tout en adoptant la constitution des Cortès, réclame son indépendance, elle eût soulevé cette question tôt ou tard, et l'établissement du ré-

gime constitutionnel en a été l'occasion et non la cause. Qu'on lise l'histoire, au surplus ; qu'on parcoure l'énorme liste des guerres entreprises pour les caprices des rois, les intérêts de l'aristocratie, ou ceux de l'intolérance religieuse, et qu'on dise si c'est la liberté qui a coûté le plus de larmes à l'humanité.

Avant les résultats que vient d'obtenir l'aveuglement de quelques rois, plusieurs de leurs collègues, en très-petit nombre il est vrai, avaient été au-devant des idées libérales et avaient *octroyé* des constitutions ; les autres aiment mieux attendre qu'on leur en octroye, cherchent à lutter ouvertement contre le vœu des nations, ou tâchent d'éluder le plus long-temps possible l'exécution des pactes qu'ils ont eux-mêmes provoqués. Ils trouvent sans doute qu'il y a beaucoup de gloire à résister avec obstination à la volonté de leurs sujets, ou à les fatiguer par un système puéril et vil de déception et de mauvaise foi.

Ils pensent aussi qu'ils seront toujours à temps de se réconcilier avec les peuples, de faire leur paix *in extremis*, comme les rois de Naples et d'Espagne. Cela peut être vrai.

En effet, la question est entre les peuples et

les aristocrates, et non entre les peuples et les rois, comme affectent de le dire les aristocrates. Mais revenons à ces derniers.

Depuis les nouvelles révolutions du midi de l'Europe, ces hommes qui exaltaient tant le système impérial, l'excellence de ses mesures, et la moralité des baïonnettes; qui voulaient administrer l'opinion publique à coups de sabre, parce qu'ils comptaient, on ne sait trop pourquoi, sur l'obéissance passive des armées aux ordres de l'aristocratie; ces mêmes hommes ne cessent de pousser d'hypocrites lamentations sur les inconvéniens du despotisme militaire, que ces révolutions, selon eux, tendent à ramener; ils s'écrient que les pays les plus civilisés de l'univers vont être la proie de quelques colonels et que nous verrons renaître les scandales et les désastres de la tyrannie prétorienne.

Les armées viennent de délibérer; les armées ne doivent jamais être des corps délibérans. — Sans doute, Messieurs; les armées devaient, sur un seul mot, sur un geste de votre part, rosser et balayer *la canaille*, SANS DÉLIBÉRER : n'est-il pas vrai?

Ironie à part, examinons un peu le sujet de leurs craintes, non dans leur intérêt, mais dans celui de la liberté.

Et d'abord, quel rapport y a-t-il entre la composition actuelle des armées, et celle des armées de Rome, au temps de sa décadence ? Nos admirables lois de recrutement ou de conscription, dont l'abus seul a été nuisible (de quoi les hommes n'abusent-ils pas ?) adoptées ou prêtes à l'être dans les diverses contrées de l'Europe, admettent indistinctement dans les rangs militaires toutes les classes de citoyens; les prolétaires, les hommes intéressés au désordre, indifférens au bien public, s'y trouvent par conséquent en très-petite minorité.

Aux beaux jours de la république romaine, les citoyens de la dernière décurie, les *capite censi*, étaient exclus du service militaire. Pendant les guerres civiles, on admit dans les légions les prolétaires et les esclaves fugitifs. Plus tard, il s'y joignit une foule d'auxiliaires et de mercenaires, étrangers à Rome, à l'Italie même; qui ne connaissaient que leurs chefs, ne pouvaient servir que l'ambition de quelques généraux, et n'avaient aucun intérêt à défendre la liberté publique.

Depuis cette époque jusqu'à la révolution française, les armées n'ont été qu'un ramassis de vagabonds, de mendians, d'hommes de basse industrie, de repris de justice, ou de

bandes étrangères achetées à prix d'or. Charlemagne avait fait, en champ de mai, et avec le concours des députés de la nation, une excellente loi de recrutement, qui n'admettait dans l'armée que les propriétaires de terres (les fortunes industrielles n'existaient pas de son temps) ; les fauteurs de cette barbarie organisée, de ce despotisme à mille têtes connu sous le nom de *système féodal*, se gardèrent bien de maintenir l'institution d'un monarque sage et éclairé.

Mais la composition actuelle des armées ne sera pas une garantie suffisante contre les possibilités de tyrannie militaire : voyez ce qui est arrivé à la France sous Bonaparte. Nous répondrons que le cas que l'on objecte ne prouve pas grand chose : les Bonaparte sont rares ; et puis on sépare trop Napoléon des circonstances dans lesquelles il prit le pouvoir. La nation, fatiguée d'une liberté qui n'avait été féconde qu'en anarchie, en forfaits et en tyrannies de tout genre, se jeta dans les bras d'un gouvernement fort, et propre à comprimer les factions, sans prendre assez de précautions en faveur de cette liberté qu'elle ne chérissait plus assez, et en stipulant seulement que la tolérance religieuse, l'abolition des vieux

abus et des vieux priviléges, toutes les conquêtes faites par la révolution, au profit de l'amour-propre général, de la propriété et de l'industrie, seraient vigoureusement maintenues : elles le furent; et la nation regretta ses libertés quand il était trop tard pour les redemander, et lorsque ses armées, éparses dans toute l'Europe, étaient trop occupées de leurs victoires, trop éloignées de la patrie, pour entendre sa voix et répondre à ses besoins.

Toutefois, nous nous garderons bien de voir dans une bonne composition de l'armée, un gage suffisamment solide pour la liberté; nous n'y voyons qu'un premier pas vers le but, qu'une première base d'une organisation libérale de la force militaire.

Nous vivons à l'une de ces époques bizarres où les peuples sont sans institutions : il en sera ainsi jusqu'à ce que les vieilles idées soient tout-à-fait vaincues; jusqu'à ce que les intérêts spéciaux, les intérêts de caste et de corporation aient partout cédé la place aux intérêts généraux. Dès que les sociétés européennes seront reconstituées, un bon code militaire fera partie de leurs codes; et déjà beaucoup de généraux et d'officiers éclairés sont les premiers à solliciter des lois qui établissent

des armées vraiment nationales, uniquement tutélaires de l'ordre et du bonheur public (1).

Après avoir essayé de dissiper les tendres alarmes des aristocrates pour la liberté, cherchérons-nous à réfuter leurs nouvelles accusations contre les libéraux ?

Ils feignent de croire que les libéraux désirent des régimes militaires, parce qu'ils applaudissent aux révolutions de Naples, d'Espagne et de Portugal, et à la manière dont elles se sont opérées.

C'est avec la même bonne foi qu'ils avaient répété jusqu'à satiété que les libéraux étaient *ennemis de toute morale*, comme si l'abolition des priviléges était une chose bien immorale; *ennemis de la religion*, comme si la loi évangélique n'était pas une loi d'égalité; *ennemis de tout pouvoir*, lorsqu'ils demandent pour chaque nation le bienfait d'une constitution; enfin *jacobins*, quand tous les ci-devant jacobins bleus font aujourd'hui partie des jacobins blancs.

Et pourquoi les libéraux voudraient-ils des gouvernemens militaires? à quoi leur servi-

---

(1) Voyez, entre autres, les écrits de MM. *Lamarque*, *Tarayre* et *Carrion-Nisas* père.

raient-ils ? Les minorités ont incontestablement besoin de moyens violens pour maintenir leur domination ; les majorités triomphantes, se soutiennent d'elles-mêmes et par la force naturelle des choses. Quelle apparence qu'un gouvernement qui aurait l'adhésion de la masse des citoyens, fût jamais dans la nécessité d'user de ces ressources *extrêmes*, de ces *coups d'État*, de cette *science du pouvoir*, que nos antagonistes ne cessent de nous vanter, et qui seraient infailliblement employés par eux ! Ceci explique pourquoi ils nous accusent d'avoir un système tout pareil ; on juge des autres d'après soi, et un jugement injurieux est souvent l'effet d'une mauvaise conscience.

Quelques peuples recourent momentanément, il est vrai, à la force des armes ; ils font usage de leur puissance numérique ; les citoyens se sont comptés : qui les y a forcés ?

Dans les États où il leur a été possible de procéder par voies légales, où la liberté de la presse et celle des élections ne sont pas entièrement anéanties, ils se sont interdit les voies brusques ; mais devaient-ils n'opposer que des principes, là où on ne leur opposait que des armées ? Quant aux armées, elles ont

cédé à la voix des peuples, parce qu'elles aussi étaient peuple. Quelques officiers peuvent être aristocrates ; les sous-officiers, les soldats, ne le sont point. Pour qu'ils le fussent, il faudrait que les aristocrates prissent le parti de remplir eux-mêmes tous les emplois de sous-officiers et de soldats.

Les nations et leurs braves armées sont animées d'un même esprit, parce qu'elles ont les mêmes intérêts; elles n'ont, pour ainsi dire, qu'un corps et qu'une ame :

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

On a ordonné à ces armées, filles des nations, de se révolter contre leurs mères, de sévir contre elles. Elles ne veulent être ni dénaturées, ni parricides. Les révolutions dernières en ont fourni la preuve; celles qui se préparent le prouveront également.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

